

**DOCUMENTER LA DOULEUR
DES AUTRES : SOUVENIRS,
IDENTITÉS ET APPARTENANCE
DANS LES IMAGINAIRES
DIASPORIQUES DES TEOCHEW
LA MÉMOIRE TRAUMATIQUE
EST UN HÉRITAGE AVEC LEQUEL
LES DESCENDANTS DES RESCAPÉS
DU GÉNOCIDE CAMBODGIEN DOIVENT
NÉGOCIER POUR TROUVER
LEUR PLACE DANS UNE HISTOIRE
ROMPUE, CELLE DE LEURS PARENTS,
ET EN FRANCE, PAYS OÙ ILS SONT
NÉS. POUR CERTAINS D'ENTRE EUX,
L'ART ET LA LITTÉRATURE SONT
UN MOYEN DE RÉPARER
LES BLESSURES.
KHATHARYA UM, POLITOLOGUE**

Khatharya Um, « Documenter la douleur des autres : souvenirs, identités et appartenance dans les imaginaires diasporiques des Teochew », in : Hélène Le Bail et Ya-Han Chuang (dir.), Dossier « Diaspora chinoise, générations, engagement », *De facto*, n°23, nov. 2020. URL : <http://icmigrations.fr/2020/11/18/defacto-023-03/>



La migration s'accompagne invariablement d'une expérience de bouleversement, mais les circonstances du déplacement des réfugiés du Cambodge – dont un nombre important de Chinois originaires du sud de la Chine, les Teochew – équivalent à une réelle rupture. Le génocide mené par les Khmers rouges qui a anéanti près d'un quart de la population a laissé une génération dépourvue d'anciens et une fracture qui n'a pas été refermée quatre décennies plus tard. Pour les réfugiés cambodgiens, cette séparation forcée est accentuée par l'apparente permanence de l'exil. Comme pour tous les réfugiés et survivants cambodgiens, cette expérience du génocide est au cœur de la mémoire diasporique des Teochew, une mémoire déjà compliquée par l'histoire de déplacements répétés (de la Chine au Cambodge et du Cambodge à la France) et par un rapport ambivalent non seulement envers le Cambodge et son passé génocidaire mais aussi envers la Chine qui est restée silencieuse face à la persécution de ses diasporas.

Image issue du documentaire de Mathieu Pheng "Une minorité visible invisible" (2017). Crédits Mathieu Pheng, Public Sénat.

¹ Voir la présentation et le programme de la conférence : <https://www.sciences-po.fr/agenda/ceri/fr/>

Comme mes recherches l'ont montré, ces histoires sont largement cryptées dans le silence qui hante les familles de réfugiés, projetant les ombres du passé génocidaire à travers les générations. Les réflexions sur le travail de mémoire sino-cambodgien éclairent la relation entre lieux – de vie et d'appartenance –, mémoire et identité diasporique. Elles éclairent les conditions qui facilitent ou entravent la transmission intergénérationnelle ainsi que les luttes des générations post-réfugiées – celles qui n'ont pas vécu les traumatismes mais qui sont néanmoins hantées par eux – pour récupérer cette histoire, et, à travers elle, leur place et leur appartenance à de multiples espaces de connexion.

Ce texte fait référence aux prises de paroles de descendants de réfugiés cambodgiens (Jenny Teng, Mathieu Pheng et Lana Chhor) lors de la conférence « Générations Post-refugié.e.s »¹ organisée à Sciences Po en décembre 2018. L'analyse de leur parole démontre à quel point le silence autour de la mémoire du génocide des Khmers rouges est un élément constitutif des identités des descendants nés et éduqués en France.

Les générations post-génocide face au silence

Dans ses réflexions sur le silence « post-génocide », Jenny Teng, cinéaste française d'origine cambodgienne Teochew, souligne qu'il existe « *une culture du récit, de l'histoire, de la transmission des mots, qui est fondatrice de la diaspora et la culture juive* » qu'on ne retrouve pas chez les Sino-cambodgiens, ce qui rend le témoignage encore plus difficile. Liant le silence à la honte et la culpabilité des survivants face à de telles violences et de telles pertes, elle note : « *Les témoignages viennent ouvrir quelque chose qui était très secret. Et c'est peut-être parce que, dans ce secret, il y a une forme de culpabilité et une honte que ces enfants, que cette deuxième génération porte depuis l'enfance.* » Pour

Lana Chhor, auteure d'origine sino-cambodgienne, le silence engendre des effets dévastateurs non seulement « *pour celui qui porte le silence mais aussi pour ceux à qui il est imposé.* » Soulignant l'effet du silence qui, de manière simultanée, lie et fracture, elle compare la famille enveloppée par le silence à une « *prison* » où « *chacun [se trouve] dans des cellules individuelles* ». Les générations suivantes se retrouvent ainsi sans les outils nécessaires pour reconstruire et comprendre ces histoires et ces récits non seulement au sens linguistique mais aussi culturel et expérientiel.

Comme le note Lana Chhor, « *il est douloureux de grandir dans le silence car les mêmes questions reviennent, mais toujours sans réponses.* »

Le credo républicain de l'assimilation en France ne laisse pas de place à la pluralité des histoires, ce qui invisibilise non seulement les histoires des communautés diasporiques en France mais aussi les enchevêtrements de ces histoires avec l'histoire coloniale et post-coloniale de la France. Cet effacement permet à la France de ne considérer les réfugiés que comme des personnes à sauver et les politiques d'asile comme une action humanitariste plutôt que comme une responsabilité. Pour beaucoup, comme l'exprime Jenny Teng, le vide créé par l'inconnu et le non reconnu provoque un questionnement existentiel : « *où se sent-on chez soi, physiquement, symboliquement ?* » Pour les générations post-réfugiées, historiciser leur identité est donc un moyen d'affirmer leur humanité et individualité (personhood) et, comme le dit Lana Chhor, « *d'enlever les étiquettes que la société nous met malgré nous* ». En récupérant ces histoires enfouies et désavouées, ils récupèrent un lien avec un passé,

**“ QUELLE PLACE ON
DONNE AUX DISPARUS,
AUX DÉFUNTS QUI
N'ONT PAS REÇU DE
SÉPULTURES ? LES
SURVIVANTS ONT
EN MÉMOIRE ET AU
QUOTIDIEN GARDÉ UNE
PLACE, QUELLE EST
CETTE PLACE ? ”**

Jenny Teng,
cinéaste et chercheure

² Eva Hoffman, *After Such Knowledge : Memory, History and the Legacy of the Holocaust*, New York : Public Affairs, 2004, p.15.

³ Marianne Hirsch, « The Generation of Postmemory », *Poetics Today* [en ligne], 29, n°1, 2008, p. 103-128. URL : <https://read.dukeupress.edu/poetics-today/article/29/1/103/20954/The-Generation-of-Post-memory>

⁴ Susan Sontag « Regarding the Pain of Others », *Diogene* [en ligne], n° 201, 2003/1, p. 127-139. URL : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2003-1-page-127.htm>

et à travers ce passé une place dans le présent – au Cambodge, en Chine, en France – et une identité collective qui s’oppose à l’invisibilisation, à l’altérité, et à un « entre-deux » qui signifie essentiellement être à l’extérieur.

Les générations post-génocide face à la mémoire

Comme pour d’autres histoires traumatiques, avec le passage des générations, les questions de transmission et de conservation de la mémoire acquièrent une certaine urgence. Écrivant sur la transmission de la « *tutelle de l’Holocauste* », l’écrivaine Eva Hoffman décrit la deuxième génération comme « la génération charnière dans laquelle les connaissances reçues et transférées des événements sont transformées en histoire ou en mythe². Comment les générations « postmémoire », ainsi que les appelle une autre écrivaine, Marianne Hirsch³, reçoivent-elles et négocient-elles ces « *expériences puissantes, souvent traumatisantes, qui ont précédé leur naissance mais qui leur ont pourtant été si profondément transmises qu’elles semblent constituer des souvenirs pleins ?* » Comment raconter et aborder la « *douleur des autres sans se l’approprier* » comme la philosophe Susan Sontag l’a si bien décrit⁴ ? Et comment faire cela avec seulement des fragments de souvenirs, glanés ici et là, et à distance depuis son perchoir générationnel ? Quelles sont, le cas échéant, les négociations entre éthique et esthétique de la mémoire ?

Significativement, à partir de leur « proximité distanciée », les générations post-réfugiées peuvent s’engager dans cette histoire traumatisante d’une manière impossible pour les survivants de la première génération. Les « entre-deux » spatiaux, temporels et générationnels, des lieux que Mathieu Pheng, documentariste d’origine franco-cambodgienne, décrit comme « *les endroits où ça frictionne* » – ne sont pas seulement des

espaces de tension mais aussi de possibilité, où la distance générationnelle offre de nouvelles perspectives, un sentiment d'urgence renouvelé, où le créatif et le critique peuvent émerger des ruines de la guerre, du génocide et de l'exil. Pour Jenny Teng, qui centre ses œuvres sur cette notion d'« entre », la création est un pont entre le passé et le présent, et la caméra une fenêtre vers un passé douloureux qui « *permet à la personne qui témoigne, de se constituer en témoin dans le sens premier, c'est-à-dire qu'elle va dire ce qu'elle a vu, ce qu'elle a connu pour l'inscrire dans l'histoire. Le documentaire a cette force-là, qui est de sortir du cercle familial et de l'affect, peut-être trop chargé, pour s'adresser à la fenêtre qu'ouvre la caméra.* »

Les documentaires offrent également une opportunité de dialogue intergénérationnel et de co-création qu'elle considère comme ouvrant la voie « *pour sortir du tabou familial* » même si cela prend du temps.

Si l'art et l'écriture ont leur rôle dans la promotion des liens intergénérationnels et de la guérison, ils ne peuvent ni consoler ni restaurer les pertes subies par les réfugiés. Pour Jenny Teng, la possibilité offerte par la création artistique n'est pas forcément la récupération, qu'elle juge impossible, mais un moyen de « *permettre à la solitude d'être un petit peu apaisée... Donc c'est vraiment consoler la souffrance de la souffrance, pas la souffrance en elle-même.* » Également investie dans la potentialité

“ LE CREDO RÉPUBLICAIN DE L'ASSIMILATION EN FRANCE NE LAISSE PAS DE PLACE À LA PLURALITÉ DES HISTOIRES, CE QUI INVISIBILISE NON SEULEMENT LES HISTOIRES DES COMMUNAUTÉS DIASPORIQUES EN FRANCE MAIS AUSSI LES ENCHEVÊTREMENTS DE CES HISTOIRES AVEC L'HISTOIRE COLONIALE ET POST-COLONIALE DE LA FRANCE. ”

Khatharya Um

réparatrice de l'art, Lana Chhor voit les mots comme aidant à suturer le vide et la blessure engendrés par le silence spectral de l'histoire : « *Autant qu'ils peuvent blesser, je suis intimement convaincue que les mots peuvent réparer.* »

L'auteure

Khatharya Um est politologue et professeure d'études ethniques à l'Université de Californie-Berkeley, États-Unis.

Pour aller plus loin

Littérature scientifique

Um, Khatharya « Passages intergénérationnels de la mémoire », in P. Nardin, H. N. Suppya, Hélène & N. Phay, *Cambodge : Cartographie de la Mémoire*, L'Asiathèque, 2017.

Eva Hoffman, *After Such Knowledge : Memory, History and the Legacy of the Holocaust*, New York : Public Affairs, 2004.

Marianne Hirsch, « The Generation of Postmemory », *Poetics Today* [en ligne], 29, n°1, 2008, p. 103-128. URL : <https://read.dukeupress.edu/poetics->

today/article/29/1/103/20954/The-Generation-of-Postmemory

Susan Sontag « Regarding the Pain of Others », *Diogene* [en ligne], n° 201, 2003/1, p. 127-139. URL : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2003-1-page-127.htm>

Livres et films
testimoniaux

Lana Chhor, *Génération Peau de banane. Ou la vie après les Khmers rouges*, roman, auto édition, 2018.

Jenny Teng, *Tours d'Exil*, France, 2009, 55 min., documentaire, Les Films d'un jour.

Mathieu Pheng, *L'Absence*, Cambodge, 2007, 30 min., documentaire, Rithy Panh et Bophana production.

Mathieu Pheng, *Une minorité visible invisible*, France, 2017, 29 min, reportage, Public Sénat, 2017. URL : <https://vimeo.com/244631573>